

Lecture et récréation du poème «VUE» de Paul Valéry¹

ALVARO ARROYO ORTEGA
UCM

*Il y a donc plusieurs degrés dans la lecture:
le sens littéral, le sens intentionnel,
le sens involontaire
Paul Valéry, Cahiers.*

Vue

*Si la plage penche, si
L'ombre sur l'œil s'use et pleure
Si l'azur est larme, ainsi
Au sel des dents pure affleure*

*La vierge fumée ou l'air
Que berce en soi puis expire
Vers l'eau debout d'une mer
Assoupie en son empire*

*Celle qui sans les ouïr
Si la lèvre au vent remue
Se joue à évanouir
Mille mots vains où se mue*

*Sous l'humide éclair de dents
Le très doux feu du dedans.*

¹ Ce poème appartient à l'«Album de vers anciens», dans Paul Valéry: *Poésies*, Gallimard, Paris, 1958. Mes remerciements au professeur Vicente Bastida, qui fut le premier lecteur de ce travail, et au professeur José Antonio Millán, qui a bien voulu me faire part de ses observations. Il va de soi qu'ils ne sont aucunement responsables de mes erreurs ou maladresses.

Ce poème m'a toujours semblé un défi à la raison, une déconstruction de la langue, un prodigieux enchevêtrement sémantique et syntaxique. J'ai voulu le démêler en me récréant. J'ai trouvé une parfaite architecture poétique, de la pure poésie.

Si la plage penche, si

Ce premier vers est sous le signe du *si*, du *si* de la condition et du *si* de la symétrie. Dans cette symétrie, la syllabe phonique *ge* prend une importance capitale:

Si/ / /ge/ / /si

et, par conséquent, *la plage penche* devient *je penche*. Dès le premier vers, nous avons les deux actants principaux du poème parfaitement intégrés, unis: le Moi et la plage, ou encore, le Moi et la mer, sème inhérent de plage.

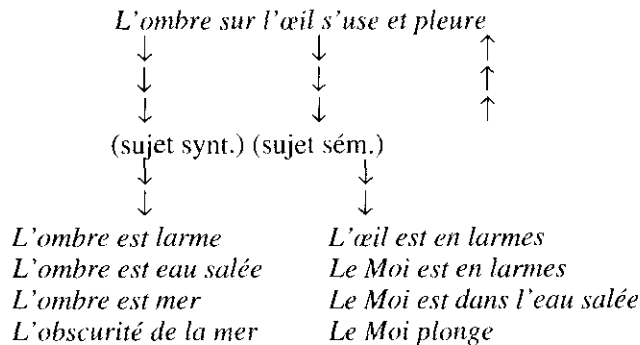
Et quelle est cette condition sous laquelle se place le poème et, conséquemment, le poète et le lecteur?

Si *la plage/je penche* c'est qu'elle se renferme sur la mer, c'est qu'elle se reflète dans la mer, c'est que la mer est un miroir; un miroir où le Moi se regarde. En effet, on se penche pour regarder; mais si l'on se regarde dans un miroir, on se regarde à soi-même. Cette VUE, titre du poème, est donc, pour utiliser une phrase de Breton, *une vue sur moi-même*. Mais si je me penche, c'est que je n'ai pas le vertige, c'est que je ne crains pas la profondeur de la mer, l'obscurité de la mer, l'ombre de mon intérieur. C'est ainsi que nous sommes en mesure d'interpréter le deuxième vers, la deuxième condition,

..., *si*

L'ombre sur l'œil s'use et pleure

où l'intégration des sèmes [+animé] et [-animé] se poursuit. Cette intégration est à la fois sémantique et syntaxique:



Le Moi plonge, l'intérieur s'éclaircit:

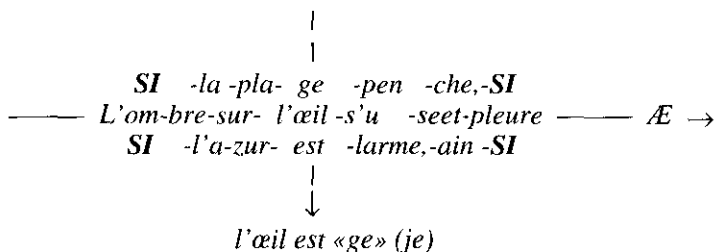
L'ombre sur l'œil s'use...

D'autre part, il est important d'observer que la place occupée par *ge* (*je*) sur l'axe de symétrie est ici occupée par *œil*. Ce rapport est renforcé par la structure symétrique des trois premiers vers, comme nous le verrons tout de suite.

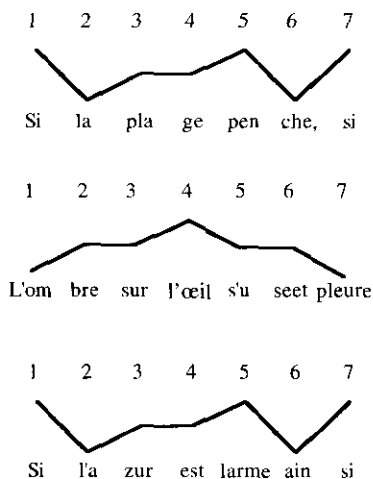
Si l'azur est larme, ainsi

Les sèmes animé (*larme*) et inanimé (*azur*) se conjuguent de nouveau. Ce vers est le résumé des deux précédents, marqué, d'ailleurs, par l'adverbe *ainsi*. C'est aussi l'union du ciel et de la mer, dans laquelle le Moi est intégré. C'est dans cette osmose, cette *poussée*, que va avoir lieu ce qui suit.

Mais avant, il nous faut montrer la symétrie dont nous avons parlé auparavant. En effet, nous l'observons grâce aux quatre «si» que nous trouvons au début et à la fin du premier et troisième vers:



Nous retrouvons cette symétrie dans l'accent, l'accent de groupe qui est celui du français:



C'est un rythme qui nous rappelle les vagues, la mer. Et, lorsqu'on est pris dans ce mouvement, on sent quelque chose dedans qui veut sortir et qu'on veut faire sortir, qui pousse et qui nous pousse:

Au sel des dents pure affleure

<i>Au sel des dents</i>	}	Moi	Je pleure et les larmes coulent jusque dans ma bouche, mes dents, et je goûte de leur sel.
		La mer:	Les vagues sur le rivage montrent la blancheur de leur écume, de leurs «dents» salées.

A la surface blanche (*sel / dents*) de la mer et du Moi, donc,

... pure affleure
La vierge fumée ou l'air

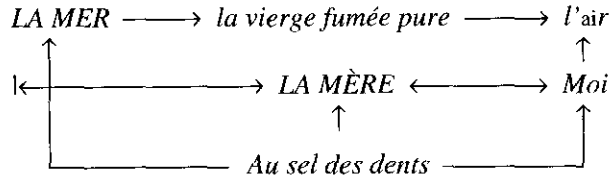
La blancheur s'allie à la pureté, syntaxiquement emphatisée, et se condensent dans *vierge*. L'opposition animé / non animé, qui continue de parcourir le poème, devient féminine (*vierge fumée*). D'une part la fumée c'est la vapeur d'eau qui affleure de la mer, mais qu'est-ce cet esprit féminin qui affleure du dedans?

La vierge fumée ou l'air
Que berce en soi puis expire

Le verbe *bercer* nous porte du mouvement des vagues au mouvement du berceau: de la mer à la mère. Voilà cet esprit féminin. Ce rapport est d'ailleurs aussi bien phonétique que sémantique:

mer → eau → source → mère

La mer berce en soi puis expire cette fumée, cet air, comme la mère porte en soi puis expulse l'enfant, le Moi, sa création. Or, l'air c'est aussi le chant, la mélodie, la poésie, la création du poète, du Moi. La création de la mère, le Moi, est donc rapprochée de la création du propre Moi, le poème. La fécondité physique (la mère et le Moi) est rapprochée de la fécondité spirituelle (la Vierge et la pureté, la poésie). Schématiquement, cela donne les rapprochements suivants:



qui sont métaphoriques, phonétiques, étymologiques, symboliques, syntaxiques et sémantiques.

... l'air
 Que berce en soi puis expire
 Vers l'eau debout d'une mer
 Assoupie en son empire

Deux éléments apparaissent: d'un côté la secousse, le mouvement, dans *l'eau debout* et, avant, dans *bercer*, et, de l'autre, le calme, la bonace, dans *Assoupie*. Ce sont deux états dans l'acte de création. Et puis, ce verbe *assoupir* nous renvoie, encore une fois, à l'association *mer-mère* qui fondent dans CELLE:

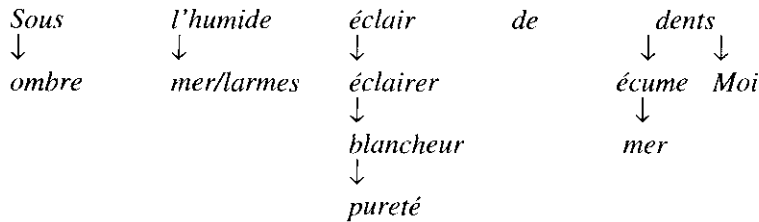
*Celle qui sans les ouïr
 Si la lèvre au vent remue
 Se joue à évanouir
 Mille mots vains où se mue*

Quelle force a ce CELLE, ce féminin, au début de la troisième strophe! Bien sûr, c'est le féminin de mer, et de mère, mais aussi celui de création, de poésie, de parole. Or c'est l'acte de parole, la première des créations, que nous retrouvons dans */Si la lèvre au vent remue/* et dans le pronom *les (les mots)* qui prend sa force du fait de sa fonction cataphorique. D'autre part, la parole nous est suggérée dans le verbe *ouïr* au son perçant. Ceci nous renvoie à *l'air* de la strophe précédente qui occupe, d'ailleurs, exactement la même position.

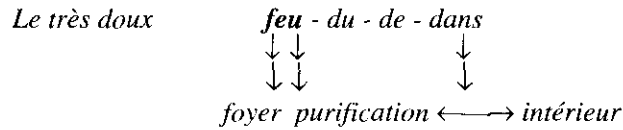
De la structure symétrique des trois premiers vers, nous passons à une structure complexe d'anticipations, d'enjambements, d'entrelacements. Le poète joue avec *les/ (...) mots vains où se mue/ (...)/le très doux feu du dedans/, des mots vaniteux, glorieux, que la mer /se joue à évanouir (é-va-nou-ir)/*. Le jeu de la mer c'est le jeu du Moi: jeu doux et gai comme le sourire que montre l'avant dernier vers, un clin d'œil au lecteur.

*Sous l'humide éclair de dents
 Le très doux feu du dedans.*

Il convient de remarquer l'importance extraordinaire de *dedans*, dernier mot du poème, renforcé par la rime *de dents* que le poète a préféré à *des dents*. D'autre part, nous y retrouvons tous les éléments déjà vus:



sauf *le feu* qui complète en quelque sorte les trois *déités incontestables*: *la Mer, le Ciel, le Soleil*.



Maintenant c'est au tour du lecteur de jouer avec les mots. Pour ce faire, nous allons utiliser un artifice qui nous paraît révélateur pour ce poème. Il s'agit de relever tous les mots qui riment en fin de vers, leur position prépondérante, leur signification dans l'ensemble du poème et l'importance de la rime, nous permettant cet artifice:

- *si / pleure / ainsi / affleure*
- *air / expire / mer / empire*
- *ouïr / remue / évanouïr / mue*
- *de dents / dedans*

↓
↓

- *si je pleure, ainsi affleure*
- *l'air qui expire, quand la mer empire*
- *ouïr, je remue, évanouïr, je mue*
- *dedans*

↓
↓

si mes yeux plongent dans la mer
de l'ombre l'air expire
la mer s'agite, ainsi
j'ois, je remue, je m'évanouis, je mue (ACTE DE CRÉATION)
dedans



*L'acte de création vient du dedans
Chez le poète comme chez la femme l'enfant.*

Cette VUE est une vue vers l'intérieur, une plongée vers le Dedans. C'est ainsi que peut affleurer *le très doux feu*, le feu purifiant, transformateur. Le feu ce sont les mots, la parole du poète. Cette VUE est aussi une vue intérieure que le poète offre au lecteur. Il offre ce qu'il voit et, partant, ce qu'il est. Cette vue est bien celle de Paul Valéry.